

## CHAPITRE V

### « NE NOUS INDUIS PAS EN TENTATION »

Il s'était écoulé 12 ans depuis notre mariage. Grand a été notre désir, durant ces années, d'avoir des enfants ; mais malgré nos nombreuses consultations menées auprès d'éminents médecins, nos efforts étaient toujours demeurés vains. Désespérés de ne jamais voir apparaître de signes de grossesse, nous avons fini par nous résigner. Cependant, un jour, trouvant ma femme aux prises avec des nausées, je l'accompagnai chez une gynécologue. Après auscultation, celle-ci nous annonça l'heureuse nouvelle et nous félicita.

Neuf mois plus tard, selon les coutumes villageoises, j'envoyai ma femme chez ses parents pour l'accouchement. Dieu nous gratifia d'un beau garçon, qui est vite devenu ma distraction de prédilection, mon unique passe-temps. Car, comme je l'ai mentionné précédemment, depuis ma mutation dans ce village, je n'entretenais aucune amitié, ni avec chrétiens ni avec musulmans, et j'acceptais par le fait même de ne jamais recevoir de visites, ni d'en rendre à personne. Je passais donc tout mon temps libre avec mon enfant, le choyais, lui donnais ses tétées ; j'en prenais le plus grand soin comme de la prunelle de mes yeux. Il était devenu une source de bonheur ; bonheur tant convoité depuis plus de 12 ans.

Le démon s'infiltra ; il mena ses attaques contre moi à travers ma femme, lui suggérant sournoisement de se servir de notre fils comme arme de combat. Un jour elle me dit :

– « Quand il sera grand, cet enfant sera-t-il chrétien ou musulman ? »

J'avais déjà pensé le faire baptiser secrètement ; mais quand j'en ai parlé de ce sujet avec abouna Ayoub, celui-ci me conseilla de remettre cette cause à plus tard. « Quand il sera un peu plus grand », avait-il ajouté.

Je fis donc à ma femme à peu près la même réponse :

– « Ce n'est qu'un nourrisson pour le moment ; plus tard Dieu y pourvoira. »

– « Non, répliqua-t-elle, cette situation est inadmissible ; il grandira bien tôt et découvrira vite que son père est chrétien et sa mère musulmane. Quelle religion adoptera-t-il ? »

– « La solution est simple, lui dis-je ; renonce à ta foi et adopte la mienne ; nous partagerons la même croyance et constituerons ainsi une famille intègre. »

– « Pourquoi ne renoncerais-tu pas à la tienne et retournerais à l'islam ? »

– « C'est absolument impossible, tranchai-je ; jamais je ne reviendrai à cette religion. »

Ainsi le démon poursuivait-il ses attaques contre moi par le biais de ma femme, entortillant son esprit, lui suggérant toutes sortes de manœuvres insidieuses.

Un vendredi matin, sachant très bien que je me préparais pour aller à l'église, mon rendez-vous hebdomadaire sacré, elle s'affaira très matinalement au lavage des vêtements. Quand elle me vit prêt à sortir, elle dit :

– « Tu sais qu'aujourd'hui est le seul jour de la semaine où je puis compter sur toi pour t'occuper du petit ; tu l'entends qui pleure et tu me vois occupée. »

J'acquiesçai aussitôt à sa demande, croyant qu'elle aurait fini ce travail dans une heure ou deux et que je pourrai alors aller à l'église ; en retard pour la messe, mais au

moins à l'heure pour la communion. Mais je la vis aller au ralenti ; et une fois le lavage terminé, elle entreprit le ménage. Ses travaux me retinrent ainsi toute la matinée me privant et de la messe et de la communion.

Ce même scénario se répétait tous les vendredis. Ce qui m'amena à me plaindre :

– « De tels agissements, lui dis-je, viennent contrecarrer mes aspirations spirituelles ; ils m'empêchent d'aller à l'église et de prier. Pourquoi ne consacrerai-tu pas une autre journée que le vendredi pour exécuter ces travaux ? »

– « Parce que c'est ton congé hebdomadaire ; c'est à toi qu'il incombe, cette journée-là, de prendre soin du petit pendant que je travaille. Surtout que, dans ce village, je ne connais personne à qui confier le gardiennage. »

Ainsi, d'une semaine à l'autre, mes élans de ferveur s'étouffaient et ma relation avec Dieu s'estompait graduellement. La porte s'ouvrait encore plus grande au Démon qui poursuivait inlassablement son combat, toujours à travers ma femme : Guettant mes moments de recueillement, il lui suggérait à tous coups un moyen de m'en détourner. Même dans les moments que je consacrais à la lecture de l'Évangile ou du Bréviaire, elle intervenait. Soit en me disant :

– « Tu es tout le temps absorbé par cette lecture ; occupe-toi un peu du petit pendant que je lui prépare sa prochaine tétée. »

Ou bien, en me demandant d'aller faire une course pour acheter un article qui s'avère tout à coup indispensable et qu'elle aurait oublié d'acheter elle-même au cours de ses commissions.

Et tant d'autres manœuvres semblables...

Plus place à la lecture des Saintes Écritures, ni aux messes et communions, ni à la prière. Toute l'Essence de la Vie que j'avais puisée à la Source même, ne trouvait plus terrain d'épanouissement ; bien au contraire, s'étiolait et s'évanouissait. Éloigné ainsi de Dieu, je devins vite la proie du Malin, et il advint ce qui devait s'ensuivre : L'atavisme ancestral refit surface ; j'endossais, comme autrefois, les tendances courantes du monde d'où je suis issu, laissais libre cours au mauvais caractère et remettais à l'œuvre mes anciennes habitudes, notamment ma rudesse envers ma femme : irascibilité, insultes, coups, humiliations...

Un jour, une simple discussion s'engagea entre nous ; tout à coup, sans raison apparente, elle se transforma en un virulent débat à l'issue duquel je l'insultai. Très offensée, elle dit :

– « Je m'en veux d'avoir pris ton parti et d'être demeurée à tes côtés tout ce temps-là ; j'aurais dû te quitter depuis longtemps. C'en est fini ; je vais prendre le petit et m'en retourner au village. Je rencontrerai ton père et cette fois, je lui dirai tout, je ne t'épargnerai pas. Je lui dirai : votre fils est devenu chrétien et voici votre petit-fils. Je suis sûre qu'à partir de ce moment-là, il ne te laissera plus jamais le revoir. »

J'étais pertinemment convaincu qu'elle allait, en effet, mettre son plan à exécution, et que mon père, musulman inexorable, allait m'interdire l'accès à sa demeure et me priver impitoyablement du droit de voir mon fils.

Elle fit ses bagages, rassembla ses effets et ceux du petit, porta celui-ci dans ses bras et se tint prête à partir.

Un tourbillon d'idées noires m'envahit : Je vis en un instant notre foyer s'écrouler, 13 ans de mariage se réduire en poussière ; mon fils, seul agrément de ma vie, grandir loin de moi, sans que je ne puisse jamais le voir, le toucher,

le sentir, et devenir un homme qui ne me connaîtrait même pas...

Je lui dis :

- « Sois raisonnable ; assieds-toi un moment, nous pouvons trouver un compromis. D'ailleurs, quel profit tu tirerais en me privant de mon fils ? »
- « Toutes relations sont rompues entre nous désormais. Je ne suis plus une épouse qui te convienne. »
- « Que réclames-tu au juste ? » demandai-je.
- « Que tu réintègres l'islam. »
- « Est-ce vraiment cela que tu désires ? »
- « Oui. »
- « Eh bien, soit. Considère que c'en est fait. »
- « Oh! Non ! Tu te payes ma tête ! Tu me dis réintégrer l'islam et tout à l'heure tu te précipiteras vers l'église. Je demande une preuve tangible et non seulement des paroles en l'air. »
- « Et comment cela se pourrait-il faire ? » demandai-je.
- « Ce livre, (elle pointa du doigt l'Évangile ) qui t'a tant absorbé et enlevé à moi, je veux que tu le déchires et le jettes à la poubelle. Si tu me donnais cette preuve, je te croirais ; si non, je saurais que tu mens ; je prendrai alors le petit et m'en irai de ce pas. »

Je me tenais là, debout, interdit ; l'idée de ne plus jamais revoir mon fils, unique objet de mon amour, m'étourdissait. S'ajoutaient à cela, mon éloignement de l'église, des sacrements, de la prière, l'attiédissement de ma relation avec Dieu... Je me sentais comme saisi par un tourbillon et perdais tout contrôle sur moi-même. Je pris le livre sacré, le déchirai et le jetai à la poubelle. Comme me seyait bien à cet instant cette parole de Jésus : **« Qui aime un fils plus que Moi, n'est pas digne de Moi. »**

Quand ma femme vit ce que je venais de faire, elle dit :

– « Celui-là aussi, dont tu te sers pour prier. » (Elle désigna le Bréviaire)

Je le pris aussi et lui fit subir le même traitement.

L'atmosphère s'apaisa, elle revint sur ses pas et remit les effets à leur place. Elle entreprit ensuite de changer le petit, sans remarquer pendant qu'elle le déshabillait, que la fenêtre était ouverte ; on était en hiver. Il semble que l'enfant ait attrapé un grand coup de froid à ce moment-là, car le lendemain matin, il présentait les signes d'une diarrhée aiguë et accusait une poussée de fièvre. Je me rendis quand même au bureau comme d'habitude, non sans recommander à ma femme de l'amener chez le médecin. Mais elle attendit mon retour en début d'après-midi. Je pris donc le petit et l'amenai chez le pédiatre. Celui-ci diagnostiqua une gastrite sévère ; il nota bien la gravité du cas et l'urgence des soins qu'il fallait lui prodiguer, immédiatement, en le soumettant à un traitement de solutés. Mais le petit rendit l'âme, à 3h, de ce même après-midi. Il s'était à peine écoulé 24h depuis que j'avais détruit le livre sacré.

Je me sentis subitement comme atteint par une gifle cinglante et crus que Dieu m'administrait une correction. J'invoquai, tout contrit : « Seigneur Jésus-Christ, j'ai péché contre Toi, j'ai aimé mon fils plus que Toi, je ne mérite pas ton amour. Mais je reviens vers Toi, repentant, avec plus de force et de foi. Je Te confesse ma faute et mon amer regret. Tu m'avais confié un précieux dépôt, Tu l'as repris ; que ta volonté soit faite. Je sais que mon fils est près de Toi et que désormais, ni faim ni maladie ne sauraient l'atteindre. »

Un sentiment de paix envahit mon âme, une effusion de consolation l'inonda ; dons de L'Esprit Saint. Je recouvrai ma foi, plus profonde et plus vive que jamais. Je

me rendis à l'église, me confessai à abouna Ayoub et communiai au Corps et au Sang du Christ. Un nouvel élan spirituel me réanima et dissipa ce qui restait en moi de tristesse et de deuil.

Il n'en fut pas de même pour ma femme. Celle-ci considéra la mort de son enfant, fruit si longtemps convoité, comme la plus grande des catastrophes, une calamité qui mettait fin à tout : Il n'y avait place dans sa foi, ni à la consolation ni à l'expectative. Au moment de sortir de notre appartement, pour aller au cimetière, elle tenta de s'enlever la vie en se lançant dans le vide depuis le 4<sup>e</sup> étage, n'eut été de la prévenance des femmes qui l'entouraient et de leur secours.

Elle ne semblait plus la même personne désormais : De l'épouse rayonnante qu'elle était, heureuse et toujours souriante, elle se transforma en femme, tout de noir vêtue, noyée dans les pleurs et les lamentations. Secouée même dans son sommeil, elle se réveillait en criant. Les jours et les mois passaient; ils n'atténuèrent en rien sa douleur. Les femmes du voisinage essayaient de la consoler, de la reconforter, elles lui conseillaient de se départir du vêtement noir... Rien à faire : « Je demeurerai en noir tant que je vivrai », leur répondait-elle. Quand je rentrais du travail et la trouvais dans cet état, elle me déchirait le cœur. Mais vers quel recours se tournerait-elle ! Sans la foi au Christ, pas de place à l'espérance.

Ce deuil constant, qui ne la quittait pas un instant et semblait infini, me faisait craindre pour sa santé mentale ; il laissait présager l'avènement d'une psychose ou autre maladie psychique. Quant à moi, je recevais ma consolation de L'Esprit Saint qui m'habitait. Je pouvais dire, comme le prophète David à la mort de son fils : « C'est moi qui m'en

vais vers lui, mais lui, il ne reviendrait pas vers moi. » (2 Samuel 12: 22)

Les desseins de Dieu sont impénétrables ; c'est seulement avec le recul du temps, quand tout est accompli, que l'homme peut saisir l'œuvre de la Divine Sagesse et le salut qu'Elle lui apporte. La mort de notre fils devait s'avérer la cause de mon recouvrement de la foi, et la voie par laquelle ma femme allait connaître le Christ.

J'ai réintégré le sein de l'Église ; j'ai rencontré en ses membres un homme prénommé Nicolas, proche de la retraite. Il me croyait, comme d'autres, un chrétien de naissance : Tel que me l'avait recommandé abouna Ayoub, je n'avais révélé à personne ma double identité.

Un jour, Nicolas eut besoin d'un service ; ayant su où je travaillais, il vint me voir au bureau. Un collègue, l'apercevant, lui demanda s'il pouvait lui être utile en quelque manière :

– « Je vous remercie, répondit Nicolas; je voudrais m'entretenir avec M. Youhanna Abdel Messih. » Il pointa du doigt vers moi, assis à mon bureau lui tournant le dos.

– « Quel Youhanna Abdel Messih ? ! reprit le collègue, railleur ; cet homme est musulman, croyant en un Dieu unique ; il s'appelle Yehya El Morsy. »

Je me levai vite pour colmater la brèche, fis un clin d'œil à Nicolas qui flaira l'énigme et n'ajouta rien. Je remplis sa requête et lui signifiai que je le verrai plus tard.

Le vendredi suivant, au sortir de la messe, Nicolas m'attendait sur des charbons ardents. Dès qu'il m'aperçut, il me prit par le bras, à l'écart, et me posa des questions. Je lui révélai toute la vérité, en précisant bien qu'elle devait rester secrète, comme je l'ai gardée moi-même pendant quatre ans, selon les recommandations de abouna Ayoub.

Celui-ci, ai-je expliqué, veut éviter les remous que pourrait susciter pareille nouvelle, qui sitôt sue, serait vite répandue.

Nicolas ne put taire le secret à ses proches. Le vendredi suivant, après la messe, il me proposa d'aller chez lui pour faire connaissance avec sa famille. Il s'excusa d'avoir rompu la promesse du silence ; en revanche, il m'assura avoir exigé des siens la discrétion absolue. J'acceptai donc l'invitation ; et je pus constater par moi-même, la solidarité remarquable de cette famille et sa foi dans le Christ.

Malgré la foi recouvrée et la consolation de L'Esprit Saint reçue et accueillie en moi, il semble que mon visage laissait quand même transparaître des signes de tristesse. Ce n'était plus tant la mort de mon fils qui me causait une grande douleur, que l'état de santé de ma femme que je voyais dépérir jour après jour et qui me faisait craindre le pire... la folie.

Ces traits que trahissait mon visage n'ont pas échappé à ces bonnes gens. Ceux-ci me demandèrent :

– « Quelle est la raison de cette grande tristesse qui transparaît sur votre visage ? Nous permettez-vous de vous le demander ? »

– « Mon fils est mort depuis six mois, dis-je ; moi, j'ai la foi et j'accepte la volonté de Dieu ; ma femme, elle, est sur le point de perdre la raison. Le deuil est son seul compagnon et ne la quitte pas un instant. Je crains fort pour sa santé. »

La femme de Nicolas me demanda si je voyais un inconvénient à ce qu'ils viennent tous chez moi présenter leurs condoléances à ma femme.

– « Mais aucun », dis-je.

Au rendez-vous fixé, elle se présenta chez nous, cette noble dame, accompagnée de son mari et de ses enfants. Elle engagea un entretien avec ma femme ; je remarquai que celle-ci l'écoutait très attentivement. Elle poursuivit ainsi son discours pendant très longtemps ; puis elle dit en terminant :

– « La mort ne marque pas une fin, mais un début de vie éternelle ; en fait, elle n'est qu'un transfert d'une vie pénible vers une vie paisible. Le corps de l'homme meurt, mais son âme demeure éternellement vivante, en Dieu, là où il n'y a plus de tristesse. »

Elle l'entretint aussi du prophète David, de la paix qui l'enveloppa à la mort de son fils.

Le discours de cette dame était empreint d'une si profonde spiritualité, qu'il fit naître dans le cœur de ma femme une nouvelle espérance.

Elle demanda :

– « Ai-je bien compris ? Est-ce que tout cela veut dire que je reverrai encore mon fils ? Que je ne l'ai pas perdu à jamais ? »

– « Il est vivant, lui ont-ils affirmé, en Dieu, là où nous serons tous réunis un jour et serons consolés à la vue des êtres chers qui nous ont précédés. »

Au terme de leur visite, avant de nous quitter, ils demandèrent à ma femme s'ils pouvaient prier avec nous ; celle-ci ne s'y opposa pas. Ils récitèrent...

« Notre Père qui es aux cieux... » ; ils invoquèrent Dieu, lui demandant de nous accorder, à ma femme et moi, la grâce de sa consolation, puis ils s'en furent. Je les accompagnai jusqu'au bas de l'escalier et leur fis mes hommages.

## CHAPITRE VI

### LA CONSOLATION

**« Comme tous meurent en Adam,  
en Christ, tous recevront la vie. »**

(1 Corinthiens 15:22)

Après avoir remercié Nicolas, sa femme et ses enfants de leur visite, leurs condoléances, leur prière en notre faveur, et échangé les salutations, je remontai vers mon appartement. Quelle ne fut pas ma surprise en ouvrant la porte ! Ma femme, qui avait pourtant juré de ne jamais quitter le deuil, se tenait debout devant moi, habillée de ses vêtements habituels ; ceux dont elle se vêtait autrefois.

– « Que s'est-il passé ? lui demandai-je ; n'avais-tu pas juré de ne jamais quitter le deuil ? »

– « Eh bien, ce n'est plus vrai, dit-elle. Une douce paix s'est emparée de moi depuis la visite de ce couple ; leurs propos m'ont rassérée. Ce qui m'étreignait le cœur, c'était le sentiment de ne plus revoir mon fils, de l'avoir perdu à jamais ; mais les paroles de ces gens ont réanimé en moi une espérance : Je reverrai mon fils, auprès de Dieu. Oh ! Qu'il me tarde déjà de le rejoindre ! »

– « Nous mourrons tous un jour, lui dis-je, chacun à son heure. Que la mort survienne maintenant, dans dix ans ou cinquante, qu'importe ; l'âme, elle, s'élèvera vers le ciel ; tu retrouveras ton fils, dans les bras de Jésus, t'attendant. »

– « Elle est vraiment belle votre religion ! s'exclama-t-elle ; on y puise consolation et paix. La nôtre n'est qu'affliction, et ne fait aucune place à l'espérance. »

– « C'est le Christ qui nous a légué cette espérance de vie éternelle ; elle nous affranchit de la peur et du deuil que nous cause la mort des êtres chers. La promesse de la résurrection nous permet de croire que nous reverrons nos bien-aimés qui nous ont précédés. En fait, notre religion méconnaît l'idée de la mort en soi, elle la considère comme étant une simple transition, un passage par lequel nous accédons à la gloire céleste. »

– « Je me sens rassérénée, dit-elle ; je commence à prendre goût à vos paroles, vous chrétiens ; les tiennes, celles de tes amis. Si c'est vrai que le christianisme est tel que vous me le décrivez, c'est alors une très belle religion. »

**C'est à partir de ce moment-là  
que débuta l'œuvre de Dieu.**

Qu'ils sont insondables les desseins de Dieu ! Il m'a gratifié d'un fils après 12 ans d'attente, puis Il me l'a réclamé ; tel était le chemin que je devais suivre pour recouvrer ma foi dans le Christ, tel devait être aussi celui qu'allait parcourir ma femme pour connaître le Christ.

Ma foi recouverte était plus vive que jamais. Je repris le Bréviaire pour y puiser la prière quotidienne et lire les Psaumes. Ma femme, qui par le passé rejetait d'emblée le christianisme, combattait par tous les moyens pour me détourner de la prière, c'est elle qui maintenant me sollicitait ; elle se tenait debout à côté de moi et prêtait une oreille attentive à chaque mot que je prononçais. Elle y trouvait une grande consolation, me disait-elle, surtout à la lecture des Psaumes dans le Bréviaire. Il lui arrivait même de me demander de reprendre l'un d'eux, pour mieux s'imprégner de la paix qu'il lui procurait. Quel sublime revirement ! Il est évident que les mérites de cette transformation ne revenaient ni à elle ni à moi, mais à l'action de Dieu.

J'entrepris tranquillement et patiemment de l'évangéliser. Je lui fis surtout découvrir l'essence du christianisme, religion fondée sur l'amour, la miséricorde, la tendresse...et je lui dis entre autres :

– « Pourquoi n'embrasserais-tu pas cette religion puisque tu y as trouvé ta consolation ? »

– « Je ne pourrais, dit-elle ; j'ai douze frères, s'ils l'apprenaient, ils me découperaient en morceaux, et ils te tiendraient pour responsable. »

– « Que désires-tu alors ? »

Elle livra ainsi sa pensée :

– « Tu m'as dit que la Sainte Vierge t'a miraculeusement guéri des hémorroïdes, suite à quoi tu as lu l'Évangile et tu l'as compris. Quant à moi, je ne puis ni lire ni écrire. Il me faut pour comprendre, une parole vivante. Ce que je désire, c'est que Jésus opère en moi aussi un miracle afin que je croie en Lui avec certitude. Qu'Il se manifeste à moi. »

– « Mais c'est tout à fait possible. Tu n'as qu'à prier et le Lui demander avec foi et confiance. Il exaucera ton vœu ; Il se manifestera à toi dans une vision ou dans un rêve. Il l'a dit lui-même : « Si vous aviez de la foi gros comme un grain de moutarde, vous diriez à cette colline : déplace-toi d'ici à là, et elle se déplacerait. » (Matthieu 17:20)

– « Dois-je observer le rite des ablutions avant de prier ? » me demanda-t-elle.

– « Dans notre religion, nous n'accordons aucune importance à la purification du corps. Ce que nous consacrons par contre, c'est la pureté du cœur, de la pensée et du langage. »

Elle se montra fidèle à mon exhortation. Chaque soir, avant de s'endormir, elle priait ainsi : « Ô Dieu, manifeste-Toi, Toi-même ; dévoile-Toi à mon regard, je désire Te voir. »

Depuis la mort de notre enfant, ma femme faisait souvent dans ses rêves un cauchemar répétitif où un personnage démoniaque essayait de l'étrangler ; elle se réveillait alors en criant. Je lui fis remarquer que le démon prend peur et fuit au nom de Jésus et au signe de la croix, et je lui suggérai, si ce cauchemar se répétait encore, de recourir à ce moyen plutôt que de se lever en criant. Le rêve se répéta en effet et elle se souvint de mon conseil ; elle invoqua : « Par le signe de la croix ; au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. » Elle vit le démon fuir et se réduire en fumée, et il ne revint plus jamais. Elle fut délivrée de ces troublants cauchemars. Sa foi s'accrut, car elle put constater par elle-même combien peuvent être puissants le nom et la croix de Jésus-Christ dans l'anéantissement du démon. « **En mon nom ils chasseront les démons, ils parleront des langues nouvelles.** » (Marc 16:17)

Une nuit, alors que je dormais à côté de ma femme, la chambre s'est soudainement éclairée d'une lumière intense et je vis au niveau du plafond, la Sainte Vierge qui se tenait là. Je voulus me lever quand Elle me fit signe de ne pas bouger. Elle s'abaissa, posa sa main sur ma tête et me bénit. Puis Elle tourna le regard vers ma femme qui dormait et, la désignant de sa main, Elle dit : « Que Dieu vienne en aide aux musulmans », et Elle disparut, tout comme la lumière qui l'entourait. Je me levai promptement du lit pour éclairer la chambre mais ne trouvai plus aucune trace de la vision. Comme ma femme s'était réveillée entre-temps et qu'elle s'enquerrait de ce qui se passait, je lui racontai tout...

## CHAPITRE VII

### SA CONNAISSANCE DU CHRIST

Deux jours plus tard, en se réveillant, ma femme me dit :

- « J'ai vu le Christ dans mon rêve. »
- « Comment ? Raconte-moi. »
- « Je dormais, lorsque tout à coup, j'entends frapper à la porte ; je me lève pour ouvrir. Je vois un bel homme, à longue chevelure blonde ; un nimbe lumineux lui auréole la tête. Comme il demande après toi, je l'accueille et l'invite à s'asseoir. Je me précipite dans notre chambre où tu dormais et te secoue en disant : Un homme d'une très grande beauté, la tête entourée d'une indescriptible luminosité, est assis là, à côté, et demande à te voir. Tu te lèves, tu vas à sa rencontre, et dès que tu l'aperçois, tu te prosternes et lui dis : « Mon Seigneur Jésus-Christ ». Comme il exprime le désir de manger avec nous, tu me demandes de m'arranger pour trouver quelque chose. Mais je ne trouve rien que deux poissons et deux pains. Il prend alors un pain, le partage en deux moitiés, remplit l'une d'elle de la chair d'un poisson et te l'offre en disant : « Mange ». Puis de la chair de l'autre poisson, il remplit la deuxième moitié du pain et me l'offre en disant : « Prends, mange ». Je lui réponds : « Je suis rassasiée ». Il répète l'ordre une deuxième fois : « Prends, mange ». À ce moment, c'est toi qui intervient en me disant : « Prends, mange » ; c'est un ordre du Dieu de gloire, Jésus-Christ, on n'y argumente pas. Je prends et mange. Puis il me demande : « Sais-tu qui Je suis ? » - « Tu es le Seigneur Issa ». Il corrige : « Je suis Jésus, le Christ ». - « Est-ce que cela signifie que Tu es Dieu ? » -

« Je le suis », répond-il. — « Mais ce n'est pas possible, car Dieu a plein pouvoir sur la vie et sur la mort ; as-Tu ce pouvoir ? » — « Oui », répond-il. Je demande alors une preuve : — « Si Tu me commandais de mourir et me rappela à la vie, je croirais en Toi ». Il se lave alors les mains et pose sa main sur ma tête, je tombe aussitôt sur mes genoux, puis de tout mon long, par terre, dépouille inerte. Après un court moment, je l'entends me dire : « Lève-toi ». Je me lève de la mort et le vois debout devant moi. Je me prosterne et lui dis : « Mon Seigneur et mon Dieu, Jésus-Christ. »

Elle me fit le récit de ce rêve en étant à côté de moi, sur le lit. Quand elle voulut se lever, elle sentit une douleur intense aux genoux, tellement poignante qu'elle n'arrivait pas à se tenir debout. Elle se souvint alors que c'est sur ce même endroit qu'elle était tombée morte dans le rêve. J'apportai l'huile bénite que je tiens toujours en réserve chez moi, en oignis les genoux en les signant de la croix et priai « Notre Père qui es aux cieux ». Elle se leva debout aussitôt.

Elle me confia de suite son désir de devenir chrétienne et me demanda de l'accompagner à l'église pour être baptisée.

— « Mais qu'en est-il de tes douze frères ? Lui demandai-je ; ils te tueront... »

— « Que m'importe ! Tout ce que je désire en ce moment, c'est d'être baptisée et de devenir chrétienne comme toi... J'ai vu de mes propres yeux les miracles du Seigneur Jésus et je ne me soucie de rien. »

Je suis donc allé voir abouna Ayoub pour lui confier cette requête ; mais celui-ci refusa d'en assumer la responsabilité. « Un tel acte, me dit-il, éveillera des remous entre

les groupes religieux ; allez plutôt soumettre ce cas au prêtre qui vous a baptisé. »

Comme je discutais de mon désarroi avec mon nouvel ami Nicolas et sa famille, ceux-ci m'ont dit :

– « Ne vous inquiétez pas ; nous connaissons un prêtre avec qui nous avons un lien de parenté, il s'appelle Zacharia Boutros, il réside au Caire. Nous nous rendrons là-bas tous ensemble et vous ferons faire sa connaissance. »

J'ai demandé une semaine de congé de mon travail et nous sommes partis. Nous avons rencontré aboutna Zacharia Boutros. Je lui ai d'abord parlé de ma propre conversion, certificat de baptême à l'appui, puis lui ai soumis le cas de ma femme qui, après quatre ans, lui dis-je, désire à son tour embrasser la foi chrétienne et demande le baptême.

Elle reçut le sacrement dès le lendemain, alors que dans mon cas, j'avais été mis à l'épreuve pendant neuf mois, pour la même requête. Or c'était le jour où l'église célébrait la fête de Sainte Hélène, la Sainte qui découvrit la Croix du Christ. Ma femme reçut ce prénom ; et en guise de nom, celui du prêtre. Elle s'appelait désormais : Helena Zacharia. Le prêtre bénit ensuite notre mariage selon le rite de la Sainte Église.

Depuis quelque temps, demeurait chez nous la jeune sœur de ma femme, Hanane, fillette âgée d'environ neuf ans ; la parenté l'y avait amenée après la mort de notre fils pour combler un peu le vide qu'avait laissé celui-ci. Elle se trouvait donc avec nous au cours de ce voyage et a assisté au baptême de ma femme et à notre mariage. Elle était ravie de cette aventure comme peut l'être tout enfant à son âge, sans en percevoir le sens.

En souvenir de ces heureux événements, nous avons reçu quelques cadeaux : croix, images saintes... De retour à

Kafrel Sheikh, dans notre appartement, nous avons accroché l'image du Christ au milieu du grand mur du salon, et avons fait de cette pièce notre oratoire.

**« Serviteurs du Seigneur, louez,  
Louez le nom du Seigneur.  
Que le nom du Seigneur soit béni  
Dès maintenant et pour toujours ! »**  
(Psaume 113 (112):1-2)

Deux jours après notre arrivée, on entrait dans le mois du Ramadan. Il est de rigueur, selon les coutumes villageoises, de rendre visite aux membres de la famille au cours de ce mois et d'offrir des cadeaux spécifiquement propres à ce temps : (canards, poules, riz, beurre...) Nous avons reçu de la part de la famille de ma femme, la visite du frère aîné, El Sheikh Muhammad, *imam* et orateur d'une mosquée, les bras chargés de ces cadeaux. Il est demeuré chez nous une seule journée. Le lendemain, il entre au salon ; puis il en sort immédiatement et dit en se moquant : « Que signifie ce déguisement ? Il y a chez vous des images se rapportant aux chrétiens ? Votre appartement se serait-il métamorphosé en église, dites ? »

Nous nous étions promis, ma femme et moi, de ne jamais plus renier notre foi, quel qu'en soit le prix. Nous avions déjà chèrement payé notre dernier reniement. Nous nous apprêtions donc à en témoigner, quand nous a spontanément devancés la jeune fillette Hanane, en intervenant la première ; innocemment, comme le ferait tout enfant.

– « Savez-vous, grand frère; nous sommes allés au Caire, chez un prêtre, dans une église ; et là, ma sœur s'est déshabillée, a plongé dans l'eau et le prêtre lui a donné le bain. »

Évidemment, elle n'avait aucune notion de la portée que pouvait avoir un tel aveu, elle ne faisait que décrire ce

qu'elle avait vu. Pour elle, immerger dans l'eau, c'est prendre un bain ; par conséquent, le prêtre qui procède à cette immersion, donne le bain.

Envahi par une grande colère, courroucé, le frère me gourmande, en débitant :

– « Comment pouvez-vous vous permettre... comment... et comment... ? »

– « Écoutez, Sheikh Muhammad, lui dis-je, ceci est un rite dans l'Église qu'on appelle le baptême, mais ce que vous venez d'entendre, n'en fait pas la bonne description, elle ne se tenait pas dévêtue... »

– « Oh ! Je les connais ces prêtres... » Et il se mit à les dénigrer...

– « Je ne veux pas entendre un mot de plus, ai-je interrompu ; ces prêtres sont intègres, et vous êtes mal placé pour parler de moralité et de dignité : « Si votre maison est de verre, ne jetez pas de pierres aux autres. » Vous avez étudié l'histoire, vous savez très bien de qui je parle. Quant aux prêtres, eux sont de saints hommes. D'autre part, il est important que vous sachiez que je n'ai exercé aucune contrainte sur votre sœur ; c'est en toute liberté et par sa propre volonté qu'elle a donné sa foi au Christ et a exprimé le désir de devenir chrétienne. Il fallait pour cela qu'elle soit baptisée. »

Ne voyant plus très clairement pourquoi je tenais tant à me justifier, il se ravise :

– « Seriez-vous chrétien ? »

– « Je le suis ; depuis quatre ans. »

– « Comment ? ! Depuis quatre ans nous vous fréquentons sans rien voir ? Mais ce n'est pas possible ! D'ailleurs je ne vous crois pas. »

– « C'est pourtant la vérité », dis-je.

Je lui montre mon certificat de baptême; il lit le document :  
 « L'Église certifie que le dit Yehya El Morsi a été baptisé à la date mentionnée, et a reçu le nouveau nom de Youhanna Bishoy Abdel Messih. »

Le regard noir de colère, il se retourne vers sa sœur et lui intime cet ordre :

– « Rassemble tous tes effets, les plus légers par leur poids et les plus lourds par leur prix, et fais ta valise ; tu rentres avec moi au village, il n'est plus question pour toi de vivre avec cet individu. Emmène Hanane, cette petite innocente que vous alliez pervertir en faisant d'elle une mécréante comme vous. »

– « Et qu'en est-il de mon mari ? » demande ma femme.

– « Il n'est plus ton mari, te dis-je. »

– « Tu peux le décréter ainsi, si tu veux; mais moi..., reprend ma femme, je ne quitterai pas mon mari. »

Comme il voulait quand même la contraindre à le suivre, je surenchéris :

– « Vous prônez bien pourtant une religion sans contrainte. Il est dit : « S'ils te forcent à associer [quelqu'un] à moi..., ne leur obéis pas. » (Sourate 29:8) Pourquoi alors voulez-vous la forcer à changer de religion ? »

Désarmé, et très en colère, il débite :

– « Libre à vous ; optez, si vous le voulez, pour l'impiété, mais demeurez bien loin ; désormais je ne vous connais plus, ni l'un ni l'autre. »

Et de ce pas, il prend sa jeune sœur Hanane et s'en va.

**« Heureux êtes-vous lorsqu'on vous insulte, que l'on vous persécute et que l'on dit faussement contre vous toute sorte de mal à cause de Moi. Soyez dans la joie et l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux; c'est ainsi en effet qu'on a persécuté les prophètes qui vous ont précédés. » (Matthieu 5:11-12)**